

LE MYTHE MARXISTE...

Vingt siècles durant, aucune pensée n'a pu s'exprimer, aucune théorie n'a pu s'établir, aucun humanisme n'a pu s'affirmer sans que ce soit en raison du catholicisme, en corroborant ses dires et en se référant à ses dogmes.

Une pareille inquisition et un pareil monopole étendaient leur empire dans tous les domaines, celui de l'art y compris; on ne pouvait peindre un paysage que s'il servait de décor à une crucifixion ou à quelque épisode de la vie édifiante d'un des bienheureux canonisés; si, par hasard, on peignait un portrait, c'était à titre de donateur avec rappel de la foi de celui qui en était l'objet.

Les autres arts et la littérature étaient sous l'emprise du même envahissement.

Or, aujourd'hui, où le monde secoue son engourdissement et tente de penser librement, voilà qu'un nouveau salut nous est offert, qui endigue la recherche et prêche ex-cathedra.

L'homme, à peine échappé à la tyrannie de la religion catholique, s'offre à celle du marxisme.

Les écrits de Marx, ses affirmations, ses prévisions (même démentis par les faits) sont actes de foi devant lequel le croyant de la nouvelle Église n'a qu'à plier le genou et se signer.

Ce renouvellement de bail avec la passivité assure la parfaite quiétude des puissants de ce monde.

N'est-il pas possible d'envisager les problèmes qui se posent aux contemporains sans brandir saint Marx ou saint Matthieu. Et l'aveuglement de bien de nos «*penseurs*» ne tient-il pas dans cet écran qu'ils mettent entre eux et la vie?

Retirez-leur les œillères du «*socialisme scientifique*» et les voilà perdus.

Socialisme scientifique? En quoi?

L'essentiel de ce qu'il affirme est aujourd'hui démenti par les connaissances, et ne se maintient que par une gymnastique propre à toutes les religions pour mettre en concordance les paroles saintes et les réalités.

Avant même que l'expérience l'ait dénoncé, l'essentiel de ce qu'il avance et sur quoi il s'appuie a toujours été démenti par l'éthique humaine et l'aspiration de l'homme.

Aujourd'hui, un thème à la mode veut que nous fassions le point avec les dévots de la seconde religion, et l'un des arguments en faveur de cette campagne est que notre but final est commun.

Cela relève d'une incroyable puérilité.

Le but final importe peu, ou importe moins, que les moyens d'y parvenir.

Tous les hommes: riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, oppresseurs et opprimés, se montrent d'accord sur le but final. (Il me souvient qu'en 1940, un jeune nazi de l'armée allemande expliquait avec une fiévreuse sincérité aux prisonniers parmi lesquels je me trouvais, que Hitler nous apportait le socialisme).

Où les divergences se feront jour, ce sera lorsque, quittant du regard les lointaines perspectives d'un avenir au-delà de la vie, il faudra fixer dans le présent les normes de cette vie.

Alors, ni les Évangiles, ni l'évangile marxiste ne seront capables d'un secours.

Il faudra en venir au seul moyen possible: la responsabilité humaine qui n'a pas souci de réciter des psaumes les yeux vers le ciel, mais de résoudre les problèmes humains les regards fixés sur la terre.

C'est à l'homme qu'il faudra donner le soin de coordonner les activités humaines, de mettre en concordance les moyens et les besoins, et non à des systèmes métaphysiques, si savants qu'ils se prétendent.

Ce qu'il faudra, ce sera faire l'inventaire des besoins réels de l'homme et de la production à établir pour y satisfaire.

Ce qu'il faudra, ce sera réaliser une société en raison du présent, non dans l'ignorance du passé et dans le refus des perspectives d'avenir mais dans le refus de voir dans ce passé ou cet avenir des entités métaphysiques dotées de vertus quasi divines.

Mais, revenons à Marx.

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE

L'essentiel de la pensée de Marx tient dans cette théorie que le présent est engendré par le passé, ce qui est indiscutable, mais qu'il l'est d'une façon continue et prévisible, ce qui est notoirement faux.

Je peux connaître les traits du père et de la mère d'un enfant, cela ne me permettra pas avant sa naissance de vous en faire le portrait; non seulement il peut ressembler à ses grands-parents, ou à de lointains aïeux, mais il peut subir l'influx d'impondérables échappant au contrôle humain, qui fera naître un génie parmi une famille de crétins, ou un taré dans une lignée saine.

De même, sauf de vagues prévisions, rien ne me permet d'établir une suite logique et sans faille, dans la continuité des systèmes, qui selon l'auteur du «*Capital*», se succéderaient dans un ordre ignoré de la nature, à l'instar d'un corps de ballet.

Cette thèse selon laquelle une forme de gouvernement ne peut en remplacer une autre qu'en passant par le stade d'une troisième, peut apparaître, à première vue, comme la manifestation d'un esprit étroit se refusant à considérer la vie dans sa réalité avec ses avances, ses reculs, ses imprévus, ses chevauchements et ses surprenants aspects.

Ce besoin de codifier, de comptabiliser ce qui ne saurait l'être, peut sembler n'être, de prime abord, qu'une innocente manie.

En vérité, il constitue le pire des dangers, en ceci qu'il prétendra plier l'individu à ses élucubrations, qu'il châtrera l'homme de ses révoltes en lui exposant que, par un automatisme historique les sociétés s'achemineront des ancestrales tribus au socialisme rêvé, en passant par les divers empires, dictatures, royautes et républiques dont on ne saurait sauter les étapes.

Ainsi écarté du problème social, n'ayant plus pour rôle que de s'agenouiller devant la statue de la sacro-sainte Histoire (nouvel *Être suprême*), l'individu ne se sentira plus concerné par une évolution dont il est le jouet passif et le spectateur infantile.

DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL, FACTEUR DE RÉVOLUTION

Au surplus, la vie est là pour démentir chaque jour les prétentions marxistes.

L'une d'elles est que l'évolution sociale est parallèle au progrès technique, par la concentration qu'il impose et, qu'en conséquence, une révolution ne peut éclater que dans un pays industrialisé.

Depuis lors, énumérons les révolutions qui se sont produites dans le monde.

- Révolution russe (où l'expérience est poussée le plus loin en Ukraine, province paysanne entre toutes);
- Révolution chinoise;
- Révolution espagnole (dont l'Aragon, région la plus agricole va le plus avant dans le domaine de la collectivisation);
- Révolution cubaine;

- Révolution hongroise ;
- Révolution algérienne (si tant est que le caractère nationaliste pris par cette révolte lui ait laissé celui d'une révolution).

Eh bien, où se trouvent dans tout cela les États industrialisés dont nous parlait Marx?

Tout au contraire, les peuples de ceux-ci, relativement favorisés, pris dans les rouages d'un système, intéressés (même illusoirement) à la bonne marche de la société, en acceptent le principe et ne se montrent nullement disposés à bousculer l'ordre social (1).

C'est à penser enfin que la concentration ouvrière dans les grandes villes, étant accompagnée de la concentration policière des États, la révolte des campagnes se heurte beaucoup moins à l'appareil coercitif des gouvernements et offre des chances de réussite et de survie beaucoup plus certaines.

VALEUR D'USAGE, VALEUR D'ÉCHANGE

L'un des autres aspects de la théorie de Marx est le savant distinguo qu'il fait entre la valeur d'usage et la valeur d'échange d'un objet.

La première, basée sur l'utilisation qu'on en a, la seconde établie sur la demande qui vous en est faite.

Rompant avec le socialisme utopique qui envisageait le problème global, s'écriait: «*De chacun selon ses moyens, A chacun selon ses besoins*», le marxisme prétend tout au contraire déterminer (et déterminer de façon absolue) la part qui revient à chacun.

Prétention absurde dont Kropotkine démontrera l'inanité comment établir l'effort et l'apport de celui-ci ou de celui-là dans telle œuvre ou telle découverte?

Comment établir la part du travail conscient ou inconscient qui a permis de la réaliser ou de voir le jour?

Enfin, quelle optique rétrograde, anticollectiviste, que cette opposition du bien individuel au bien commun, que cet alignement d'un système socialiste sur les bases du système capitaliste, en reprenant à son compte les distinctions puériles, les rouages parasitaires et les évaluations sans objet.

Qu'importe que les biens de ce monde viennent d'ici ou de là, soient le fruit de l'effort de l'un ou de l'autre, s'ils satisfont au besoin de tous.

Pourquoi reprendre en héritage la loi réactionnaire de l'offre et de la demande selon laquelle s'établit la valeur d'échange, porte ouverte à toutes les spéculations et à tous les mercantilismes?

Pourquoi ne pas établir le divorce total avec les barbaries qui nous ont précédés? Pourquoi cet aménagement de ce que nous nous devons de combattre et d'anéantir?

DÉPÉRISSEMENT DE L'ÉTAT

Cependant, Marx a daigné envisager la possibilité d'une société sans État.

Il a accordé que le socialisme autoritaire réalisé (en passant par la dictature du prolétariat), l'on pourrait s'acheminer vers un système anarchiste.

Je ne sais si certains libertaires se contentent de cet os à ronger, de cette promesse par le Messie Karl Marx d'une société idyllique (et servie sur un plat) dans un avenir indéterminé mais quant à moi je ne me sens pas plus d'attendrissement pour ce cadeau hors de portée, que pour les mirages paradisiaques offerts par les prêtres des autres religions.

Au surplus, les chemins que m'offre Marx pour y parvenir m'invitent à lui tourner le dos.

En premier lieu une observation scientifique (dont le marxisme se revendique) nous apprend que les

(1) Les ouvriers américains sont fréquemment actionnaires des sociétés pour lesquelles ils travaillent..

institutions, comme les êtres, sont dotées de l'instinct de conservation, et que loin de dépérir et de capituler, elles tendent à se développer et à se survivre.

Une observation scientifique nous apprend que plus ces institutions sont parasitaires et plus elles sont dotées de cet instinct. C'est ce qu'en médecine on appelle le phénomène du cancer.

En second lieu, cette promesse d'une disparition de l'État le jour où l'homme sera majeur est une imposture.

En effet, c'est nous faire prendre l'effet pour la cause.

C'est précisément dans l'exercice de sa liberté que l'homme accédera à sa majorité.

Tant qu'il existera un État tutélaire, pensant pour lui, décidant pour lui, agissant pour lui, l'homme restera éternellement mineur.

La promesse marxiste équivaut à déclarer; *«Mon fils ira à l'école, certes, mais il n'ira que le jour où il saura lire et écrire»*.

CONCLUSION

Le résultat de toute hypothèse se trouve approuvé ou infirmé par l'expérience.

Que serait l'hypothèse la plus séduisante que démentiraient toutes les expérimentations qui en seraient faites?

Or, le marxisme a fait son expérience; une révolution a triomphé dans le principe de l'auteur du *«Capital»*, elle a étendu sur un sixième du globe son règne et sa puissance, elle a pu exterminer tous ceux qui lui voyaient un autre aboutissement et lui proposaient d'autres voies.

Aujourd'hui, avec près de quarante années de recul, il nous est possible d'envisager, d'évaluer, de faire le bilan de l'expérience marxiste de l'U.R.S.S.

Où en sommes-nous de la disparition de la dictature du prolétariat, à laquelle le régime socialiste devait faire suite?

Le gouvernement de l'U.R.S.S. est tout aussi pesant (et plus pesant même) qu'aux premiers jours: il fait subir aux pays qui sont sous sa tutelle une oppression aussi terrible, sinon pire, que celles des autres pays totalitaires.

Il écrase tout ferment de révolte, tout soulèvement, toute affirmation de dignité humaine.

La révolution hongroise est là, pour nous apprendre combien cet État de socialisme autoritaire qui, aux dires de Marx, devait nous conduire vers l'affranchissement total de la planète, constitue, au contraire, une puissance de réaction, hostile à tout affranchissement de la personne humaine.

Où en sommes-nous du dépérissement de l'État?

L'U.R.S.S. compte-t-elle aujourd'hui moins de fonctionnaires, moins de scribes, moins de policiers, moins de soldats, qu'elle n'en dénombrait en 1918?

Nous pouvons constater dans le concret, qu'ainsi que je l'indiquais plus haut, tous ces organismes parasitaires se sont multipliés et ne pouvaient que se multiplier, dans le cadre d'une hiérarchie accrue, dont l'éventail dépasse celui de tous les États réactionnaires dénoncés par *«la patrie des travailleurs»*.

Devant tant d'évidence, les marxistes dissidents (je veux dire ceux qui n'acceptent pas tout, dès lors que cela nous vient de derrière le rideau de fer), les marxistes dissidents s'efforceront à nous démontrer que la Révolution russe n'a pas été une révolution marxiste, qu'elle a dévié des voies du prophète en nous entraînant dans une caricature de révolution, en un mot que l'expérience a manqué et que ce qu'on nomme encore un État marxiste ne constitue qu'un accident du marxisme.

L'argument n'est pas nouveau et d'autres religions que le marxisme nous parlent d'accident lorsque nous dénonçons leurs indignités et leurs crimes.

Accidents que toutes les Saint-Barthélemy, accident que cette Inquisition qui ensanglanta l'Histoire et enfuma la pensée, accident que cette longue suite d'autodafés, de bûchers et de supplices qui fit commettre au catholicisme infiniment plus de meurtres qu'elle ne peut se revendiquer de martyrs.

Non. Pas plus que le catholicisme ne peut invoquer de regrettables accidents (j'emploie ici son euphémisme), pas plus le marxisme ne peut reprendre à son compte cette pitoyable excuse.

Comme l'inquisition était une conséquence logique et inéluctable du Catholicisme, le Stalinisme était l'aboutissement prévisible et inévitable du Marxisme.

L'un et l'autre ayant la prétention de soumettre les hommes à des forces supérieures, l'un et l'autre considérant l'humain comme une matière, ne pouvaient trouver de la part de l'homme qu'indifférence ou révolte.

Il est temps de savoir choisir entre le ciel et la terre, même si le ciel nous est offert sous la forme pseudo-scientifique d'un Être suprême ou d'une divinité historique.

Maurice JOYEUX.
